

anparavant, sont grasses, sérieuses, ne lisent plus de romans et ne pensent plus depuis longtemps à effeuiller des roses en disant : « Il m'aime, un peu, beaucoup, etc. etc. »

On ne le reconnaît plus ; lui, qui plaisantait Jean-Baptiste au sujet des expressions qu'il emploie, on lui trouve un accent étrange, ses habits ont une coupe à laquelle on n'est pas habitué, il est mis comme un *monsieur* et on lui reproche même de poser à l'aristocrate, parcequ'il porte un chapeau au lieu d'une casquette.

\*.\* « Si vous voulez aimer votre pays, quittez-le, » dit un vieux proverbe français, et Jacques, parti de chez lui, dégoûté du conseil municipal de son village, du préfet qui joue au potentat et du gouvernement qui met un impôt sur les allumettes, se prend d'un amour extrême pour tout ce qu'il a quitté dès qu'il a mis le pied sur le continent de Christophe Colomb et ne perd jamais une occasion de prouver la supériorité des institutions françaises, des gendarmes qu'il abhorrait et du patron qu'il détestait, sur tout ce qui existe en Canada.

Quand il veut revenir à ses premières amours, tout joyeux et fier de la réception qu'on lui fera, il constate avec étonnement que son arrivée ne produit aucun effet ; il s'attend à ce que tout le monde lui saute au cou, et personne ne bouge, sauf les frères et sœurs, mais surtout les neveux qui veulent voir l'oncle d'Amérique qui arrive tout coulé d'or.

Puis le décor disparaît, le réveil arrive, les nuages se dissipent, il est seul, bien seul, plus isolé qu'il ne serait dans les plaines du Far-Ouest.

Bref, au bout de quelques jours, un beau matin, en s'éveillant, il se prend à regretter la vieille neige du jeune Canada et, après avoir constaté qu'il se promène en étranger dans un pays où il est presque inconnu, méconnu ou incompris, il s'en va au port le plus voisin prendre son billet de passage pour le Canada, décidé à ne plus jamais revenir.

Que ceux qui seraient tentés de lui jeter la pierre commencent d'abord par passer quinze ans sur les bords du Saint-Laurent, alors seulement leur opinion pourra avoir quelque valeur, sinon ils ne peuvent juger sainement de la question.

Il y a aussi d'autres causes que l'habitude qui militent en faveur de cette décision de Jacques Bonhomme, mais je n'ai pas le temps de vous les exposer aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, je désire qu'il soit bien compris que je n'ai fait que constater un effet.

\*.\* La fête de Saint-Joseph a été célébrée cette année, comme toujours, avec un éclat remarquable, grâce à la coopération de la société de secours mutuelle placée sous le vocable de ce saint.

Cette belle association compte aujourd'hui près de douze cents membres et offre des avantages incontestables ; pour une modique cotisation de quarante cents par mois, tout membre malade reçoit trois piastres par semaine pendant qu'il est incapable de se rendre au travail ; à sa mort, sa veuve ou ses héritiers reçoivent quatre cents piastres, et les enfants une certaine somme jusqu'à l'âge de quinze ans.

Il est certain que ceux qui ont quelque souci de l'avenir de leur famille et veulent penser au chômage que les maladies peuvent leur imposer — nul n'en est à l'abri — ne peuvent mieux faire que de se joindre à cette société dont les finances sont dans l'état le plus florissant.

\*.\* Quand vous jetterez les yeux sur la liste des primes réclamées pendant ce mois-ci, vous remarquerez, sans doute, que personne n'a présenté le numéro gagnant le prix de \$50, et, chose qui vous étonnera peut-être, l'administration du MONDE ILLUSTRÉ sait cependant où il est et qui l'avait.

Il se trouvait, en effet, entre les mains de M. Béland, notre agent général à Québec, qui, après avoir terminé ses livraisons dans les différents dépôts de la capitale, s'est aperçu que ce bienheureux numéro lui restait en mains, mais comme d'après nos arrangements M. Béland s'est engagé à nous remettre les quelques exemplaires non vendus — une vingtaine à peu près — il nous l'a

renvoyé avec cette notice : *numéro gagnant \$50, en mains*, quand il aurait parfaitement pu se l'approprier, puisqu'il est seul chargé du contrôle, de distribution à Québec.

Les actes d'honnêteté de ce genre sont assez rares pour que celui-ci mérite une mention spéciale, et je le signale surtout à l'attention de nos lecteurs étrangers, pour leur prouver que la bonne foi existe d'une manière remarquable chez nos bons Canadiens, et surtout chez les Québécois, qui ont toujours tenu à honneur de garder la vieille réputation d'honneur de leurs pères.

*Leon Ledren*

RAYMOND DES BERGÈRES

II

**N** 1697, la paix s'étant établie entre la France et l'Angleterre, le commandant du fort de Chambly ne figure plus après cela dans des expéditions guerrières.

Deux de ses enfants furent baptisés à Montréal en 1698 et 1699.

Jeanne-Cécile Closse, sa femme, mourut en cette ville l'année 1700

De ce moment, je perds la trace de mon officier jusqu'à 1709 (13 novembre), où je le retrouve à l'île Dupas, épousant Marguerite, fille de Pierre-Charès Vauvriel de Blazon, veuve de Lambert Boucher, sieur de Grandpré, décédé major des Trois-Rivières (1699).

Raymond des Bergères était-il encore commandant à Chambly lorsqu'il contracta ce mariage ?

Dans le *Recueil de ce qui s'est passé...* Gédéon de Catalogne dit que M. des Bergères fut nommé, cette même année 1709, au commandement du fort Chambly. Était-ce le père ou le fils ? Mon ami, J. O. Dion, m'assure que le fils a été commandant du fort en question.

Quoiqu'il en soit, le sieur Mariauchau d'Esgris, qui exerçait les fonctions de major des Trois-Rivières, ayant été nommé major des troupes de la colonie (1710), il lui fallut résider à Québec, et le capitaine Raymond des Bergères le remplaça.

Mais celui-ci ne demeura pas longtemps dans son nouvel emploi, car le 21 juillet 1711 « Raymond-Blaize, esuyer, sieur des Bergères, major de la ville des Trois-Rivières, âgé d'environ 50 ans, » fut inhumé à Montréal. Ceci a été relevé au registre de la paroisse par M. Dion. La date du 29 juillet, que donne M. Tanguay, serait donc incorrect ; toutefois, l'écart n'est pas considérable. M. Daniel fait entendre que le décès eut lieu en 1712, et il ajoute que « M. de Rigauville, » comme il l'appelle, avait été commandant à Chambly, puis major des Trois-Rivières.

Il me paraît bien certain que Raymond des Bergères n'a été connu que sous le nom de Des Bergères, mais que son fils a porté le surnom de Rigauville.

Le sieur des Jordis remplaça des Bergères comme major des Trois-Rivières.

*Benjamin Sulte*

## NOS GRAVURES

TYPES DE GUERRIERS ABYSSINS

**N**ous avons publié, il y a quelques mois, des vues de Massouah où les troupes italiennes se sont retirées à la suite du massacre qui leur a été infligé par les troupes du Négus d'Abyssinie. Nous publions aujourd'hui les dessins de quelques types de guerriers abyssins que les soldats italiens auront bientôt à combattre.

Ce sont, on le voit, des hommes robustes, grands, musculeux et dont la physionomie varie

selon leurs origines. Les uns, de race nègre, ont le nez aplati et les os des joues proéminents ; les autres ont des traits assez réguliers qui rappellent ceux des images dont les Égyptiens ont orné nombre de leurs monuments. Quelques ethnographes attribuent, d'ailleurs, aux Abyssins, une parenté ancienne et étroite avec les habitants de la Haute Égypte. Les Abyssins combattent à pied ou montés sur des chameaux. Leurs armes sont la lance effilée, le javelot, le sabre à double tranchant ; ils ont un bouclier généralement fait de peau de rhinocéros ou d'hippopotame.

L'habillement des hommes consiste en une pièce de lainage ou de toile qui retombe des épaules par de longs plis jusqu'aux genoux. Ils tressent leurs cheveux épais en boucles et les graissent avec de l'huile de palma-christi. Certains Abyssins poussent même la coquetterie jusqu'à gratter leur chevelure avec un petit morceau de bois, afin de n'en pas déranger les tresses. Les Abyssins ont leurs trouvères qui rêvent de la faveur des grands et qui chantent les hauts faits de leurs maîtres. Au milieu des combats, des Tyrtées abyssins déclament devant les combattants, encourageant leurs amis, insultant les adversaires. Des femmes poètes se mêlent aussi aux combattants qu'elles encouragent de la parole et de l'exemple.

On voit sur notre dessin que le sabre qu'un guerrier abyssin porte à sa ceinture est une arme de luxe. La poignée et le fourreau en sont, en effet, décorés par quelques familles d'Hindous ou d'Arméniens naturalisés qui sertiennent également les pierres pour les colliers et les bracelets de femmes.

En vertu de la loi fondamentale du pays, les princes abyssins doivent appartenir à la religion chrétienne implantée au seizième siècle en Abyssinie par les explorateurs portugais. Le pouvoir du Négus est illimité en droit, quoique en fait il soit enerré par la coutume et surtout par la présence de nombreux *râs* ou vassaux remuants et de communes peuplées de gens à fief, d'hommes à boucher ou à javeline, paysans gentilhommes que le moindre changement d'équilibre politique peut liguer contre le roi. En réalité, l'Abyssinie est soumise au régime féodal ; c'est un pays de fiefs que les caravanes ne peuvent traverser qu'en payant un droit de passage au suzerain.

Des nouvelles de Massouah annoncent que le roi Jean a quitté Debaroa et qu'il doit, à cette heure, avoir atteint Asmara. Il a publié une proclamation appelant tout son peuple aux armes et déclarant qu'il espère, après avoir exterminé les Italiens, annihiler les Soudanais.

On prétend que les Abyssins ont l'intention d'attaquer les forces italiennes avec deux colonies qui s'avanceront d'Asmara et de Kasen.

Le général San Marzano télégraphie de Massouah qu'il s'attend à être attaqué bientôt par les Abyssins.

Une dépêche officielle de Massouah dit que le roi Jean d'Abyssinie s'avance, avec Ras-Aloula et une grande armée, contre les Italiens. Un corps d'avant-garde est arrivé à Asmara pour y établir le quartier général du roi.

Des rapports de Massouah annoncent que le chef Debed et ses partisans, qui avaient été jusqu'à présent les alliés les plus puissants des forces italiennes, sont allés rejoindre les Abyssins en emportant les armes et les munitions qui leur avaient été données par les Italiens.

## CHANTIERS ABANDONNÉS

La plaine est déserte, aucune fumée ne signale le voisinage de l'homme, et cependant deux maisons de défricheurs sont là ; mais les pionniers sont partis, la porte est entr'ouverte, tout sent l'abandon.

Les ronces vont reprendre possession des champs et l'ours, sentant que l'homme, son ennemi, a quitté son domaine, revient, le nez au vent, reprendre possession de son royaume.

Quels drames, quelles misères ont motivé cette solitude ? On l'ignorera toujours.

Bien des gens feraient mieux de s'occuper de l'état de leurs affaires que des affaires de l'Etat. — MON VOISIN.